HAL
open science

La puissance sociale du dégoût

Dominique Memmi, Gilles Raveneau, Emmanuel Taïeb

To cite this version:

Dominique Memmi, Gilles Raveneau, Emmanuel Taïeb. La puissance sociale du dégoût. Memmi, D.; Raveneau, E.; Taïeb, E. Le social à l'épreuve du dégoût, Presses universitaires de Rennes, pp.207-211, 2016, 978-2-7535-5089-6. 10.4000/books.pur.70361 . halshs-01371552

HAL Id: halshs-01371552

https://shs.hal.science/halshs-01371552v1

Submitted on 9 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Memmi, Gilles Raveneau et Emmanuel Taïeb

Conclusion

LA PUISSANCE SOCIALE DU DÉGOÛT

Médecins, infirmiers, brancardiers, pompiers, personnel des services funéraires, éducateurs, travailleurs sociaux, autant de professionnels confrontés aux vieux, mourants, morts, malades, organes « vifs » ou « morts », utilisables ou pas, fœtus avortés pour des raisons thérapeutiques ou « personnelles », séropositifs, marginaux, sans-abri, gens du voyage, handicapés, chômeurs, précaires : pour saisir ce que le dégoût peut nous dire du monde social, nous avons ici balayé large. Qu'avons-nous appris de neuf par rapport à notre précédent travail collectif sur le dégoût[1] ?

Nous avons d'abord vérifié la puissance de cet affect, qui souvent n'ose se dire qu'à travers les bricolages visant à y faire face : pratiques défensives tant *psychiques* (dénégation, humour, héroïsation et/ou manifestation d'empathie réparatrice) que *physiques* (utilisation de gants, masques, housses et draps de transport, bombes odoriférantes, douches et lavages insistants) ou *institutionnelles* (recouvrement désormais systématique des cadavres, neutralisation des odeurs correctrices elles-mêmes, délégation du sale boulot). Ces objets, ces mots, ces postures peuvent être lues comme autant de traductions de la présence de ce que nous avons qualifié, ailleurs, de nature ou de corps « dysphoriques » au cœur de nos sociétés[2].

Deuxième enseignement majeur : la cohérence entre l'aveu – même indirect – de cet affect, et ce que nous avons proposé comme sa toile de fond, soit l'accentuation d'un double processus : le mouvement pluriséculaire de rationalisation de la médecine (hygiénisation, médicalisation, etc.), et le processus d'individuation, qui, dans son développement récent, tend curieusement à s'appuyer sur le

1. Memmi Dominique, Raveneau Gilles et Taïeb Emmanuel (dir.), *Ethnologie française*, vol. 41, nº 1 : « Anatomie du dégoût », 2011.
2. Par opposition à « euphorique » : voir Memmi Dominique, « Le corps mort dans l'histoire des sensibilités », *Communications*, nº 97 : « Chairs disparues » (Souffron Valérie [dir.]), novembre 2015, p. 131-144.

corps. Le corps et sa maîtrise comme lieu de réflexivité, d'action et de fabrication aussi de la singularité individuelle : telle serait la direction particulière qu'a prise le procès d'individuation depuis les années 1960. Avec l'intensification de la lutte et de la victoire contre la stérilité et l'impuissance, pour la fécondité, avec l'affir-mation de l'identité sexuelle, mais aussi avec la requalification de la maladie, du handicap, du vieillissement, de la mort, c'est l'ensemble de la nature *physique* de l'être humain qui a fait l'objet d'une rationalisation et d'une maîtrise sans précédent. Face aux images envahissantes et esthétisées du « beau » bébé, de l'hélice ADN, de la scintigraphie, de l'IRM, du cerveau radiographié, s'installe la répugnance devant le corps ordinaire, *a fortiori* quand il est quelque peu entamé et abîmé. Flots d'hémoglobine au cinéma, œuvres d'art fabriquées avec du sang, des humeurs ou des restes humains, insistance sur les cadavres et l'autopsie dans les séries, exhibition de corps nus non esthétisés dans la danse : de ce refus de la nature naturante, réelle ou fantasmée, dans le monde social, les arts visuels ont d'ailleurs fait leur miel depuis quelques décennies.

Troisième et dernier enseignement : l'importance déterminante du contexte sur le texte. On découvre ici la valence différentielle que prend un même organe selon qu'il est destiné à être greffé (symbole de vie, et donc valorisé) ou à être jeté (symbole de mort, et suscitant désormais la répugnance) ; celle que prend pour les pompiers une intervention selon qu'elle vise à résoudre une difficulté corporelle ou sociale (la prise en charge de l'accidenté autorise plus facilement l'héroïsation que le traitement de la pauvreté) ; celle que prend aussi un geste quand il est réalisé dans le quotidien professionnel ou au cours de l'expérience extra-ordinaire vécue par le chercheur en position d'observateur participant. Enfin la position sociale de l'autre et la proximité qu'on entretient avec elle se sont souvent montrées ici déterminantes. Bref le contexte change le texte, il fait le sens. Le dégoût se vérifie, alors, et de manière plus marquée encore que dans notre opus précédent, comme une *construction sociale et culturelle*.

À l'issue de ce parcours, ce programme collectif de recherches fait signe, nous semble-t-il, à la fois à l'histoire, à l'anthropologie, à la sociologie et à la science politique.

À l'histoire, dans la mesure où il peut prendre sa place dans une histoire des sensorialités – cette belle idée d'Alain Corbin[3] – qui nous semble de plus en plus devoir être appliquée avec profit au XXe siècle. Elle nous paraît en effet, en dehors d'une histoire des corps[4], encore assez peu représentée en France[5], surtout en

3. Corbin Alain, « Histoire et anthropologie sensorielle », in *Le temps, le désir et l'horreur. Essais sur le XIXe siècle*, Paris, Champs Flammarion, 1991, p. 227 et suiv.
4. Voir notamment Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques et Vigarello Georges, *Histoire du corps*, 3 tomes, Paris, Éditions du Seuil, 2005-2006 ; Vigarello Georges, Corbin Alain et Courtine Jean-Jacques, *Histoire de la virilité*, 3 tomes, Paris, Éditions du Seuil, 2011.
5. Contrairement au continent nord-américain : cf. les travaux de Constance Classen : Classen Constance (dir.), *The Book of Touch*, Oxford, Berg, 2005 ; Howes David et

ce qui fait sa spécificité ici : l'intérêt pour le rapport à la matérialité *corporelle*[6], *a fortiori* celle de l'autre, de l'autre trop Proche, de l'autre Diminué, et de l'autre Dominé. Certes, c'est le présent – celui de l'observation *in situ* que nous avions demandée aux auteurs – qui est au centre de tous les textes de cet ouvrage. Mais le poids du temps se profile néanmoins derrière les réactions générationnelles divergentes face aux matières et aux êtres devenus « dégoûtants », et l'apparition de tactiques et d'objets défensifs à leur égard. Il suggère tout ce qu'une véritable analyse de plus longue durée du rapport à ces trois « Autres » pourrait apporter.

Notre analyse du dégoût prend place aussi dans une analyse des émotions par les sciences sociales – traduction française récente de l'*emotional turn* anglo-saxon – avec ceci de spécifique qu'en prenant pour objet une des émotions les plus somatisées qui soit, notre travail continue au fond de faire signe à l'histoire du corps. Et il le fait de manière particulièrement stimulante ici en ce que le dégoût se révèle un affect à la fois puissant et singulièrement riche : de l'embarras à la nausée en passant par le trouble, la gêne, le malaise, la répulsion, le haut-le-cœur, il peut se décliner de diverses façons, sur le plan moral[7], aussi bien que physique, et susciter l'ambivalence, ce qui constitue une ouverture à l'analyse de cette dernière.

Ce travail fait signe à l'anthropologie sociale dans la mesure où il ne s'agissait pas ici de se contenter de mettre au jour pour eux-mêmes les affects ressentis par les agents ou d'en rechercher l'expression particulière d'un professionnel à un autre : mais toujours de se demander ce qu'ils nous disent de notre époque et de notre organisation sociale. Certes le dégoût semble bien avoir constamment partie liée avec le refus du « bas corporel » (les chaussures sur la table de la cuisine), du rappel de l'animalité dans l'homme et de la fragilité de sa condition. Mais contrairement à certaines approches anthropologiques trop universalistes et biologisantes, accompagnées d'*a priori* sur l'existence de besoins émotionnels, qui tendent à dissimuler les rapports entre vie affective et contexte social et culturel, il s'agissait bien ici de mettre l'accent sur la variabilité des émotions comme autant de *constructions* renvoyant à des conditions socioculturelles[8].

Il fait signe aussi à la sociologie parce qu'il permet de repenser la question des goûts de classe, et de reprendre position dans le débat entre « sociologie

---

Classen Constance, *Ways of Sensing: Understanding the Senses in Society*, Londres, Routledge, 2014.

6. Voir par exemple : Vigarello Georges, *Le propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 1985 ; Vigarello Georges, *Les métamorphoses du gras. Histoire de l'obésité*, Paris, Éditions du Seuil, 2010.
7. Pour une analyse exclusive de ce dernier, cf. Lignier Wilfried et Pagis Julie, « Introduction », dossier : « Le dégoût des autres », *Genèses*, nº 96, septembre 2014.
8. Lutz Catherine A. et Abu-Lughod Lila, *Language and the Politics of Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; Crapanzano Vincent, *Hermes' Dilemma and Hamlet's Desire*, Cambridge, Harvard University Press, 1992 ; Crapanzano Vincent, « Réflexions sur une anthropologie des émotions », *Terrain*, nº 22, 1994, p. 109-117 ; Héritier Françoise et Xanthakou Margarita (dir.), *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, 2004.

critique » et sociologie pragmatiste, qui opposerait une sociologie des goûts, proposée par Pierre Bourdieu, où les goûts de classe apparaissent fortement déterminés, échappant à la maîtrise voire à la conscience des sujets[9], et une autre, inspirée notamment par la sociologie des arts, mettant en avant la primauté de la conscience d'un individu libre et réflexif, capable de choisir et de cultiver ses goûts de manière relativement autonome[10]. La reconnaissance, certes partielle, de la composante *sociale* et du caractère fortement involontaire du dégoût, de sa puissance d'immédiateté, et de son lien fréquent aux positions sociales mais aussi l'importance des adaptations secondaires et des bricolages *volontaristes* auxquels il conduit condamnent la radicalité de l'une et l'autre approches. Il s'est en tout état de cause vérifié dans ce livre à quel point la grande proximité sociale et/ou spatiale avec des dominés sociaux peut secréter un sentiment diffus de menace. Mais davantage devrait être fait dans cette direction de recherches dans l'avenir.

Enfin ce travail collectif peut faire signe, nous semble-t-il, aussi à la sociologie des institutions (et à la science politique), en ce qu'il permet de faire la part, dans l'administration des entités rebutantes, entre les initiatives venues des hiérarchies institutionnelles et les bricolages des agents en situation. Importation spontanée de bombes odoriférantes dans les camions par les pompiers, neutralisation olfactive et recouvrement volontaire des cadavres dans ces lieux « sensibles » que sont les chambres mortuaires[11], adoption souvent inutile de gants par les soignants au détriment du budget hospitalier[12] : on apprend dans les textes qui précèdent à quel point, le dégoût, réalité fréquente du travail de bien des opérateurs sanitaires et sociaux, a des effets sur l'organisation du travail, dont elle peut freiner l'efficacité institutionnelle, voire troubler durablement la rationalité.

À l'issue de cet ouvrage, le lecteur aura compris le rôle heuristique que joue le dégoût dans l'analyse des logiques de mise à distance sociale et culturelle. En suivant la ligne de faille de cette émotion puissante, à l'interface du pur et de l'impur, de l'ordre et du chaos, de l'inclusion et de l'exclusion, nous sommes conduits à aller au-delà d'une micro-politique des interactions comme des organisations en charge des tâches jugées sales ou infamantes pour tenter de saisir les changements de fond à l'œuvre aujourd'hui dans le processus de

---

9. Bourdieu Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.
10. Voir par exemple, Hennion Antoine, *La passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Paris, Métailié, 1993 ; Hennion Antoine, « Pragmatics of taste », *in* Jacobs Mark et Hanrahan Nancy (dir.), *The Blackwell Companion to the Sociology of Culture*, Oxford (OK)/ Malden (MA), Blackwell, 2004, p. 131-144.
11. Memmi Dominique, *La revanche de la chair*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 131-136 ; Bertherat Bruno (dir.), *Les sources du funéraire en France à l'époque contemporaine*, Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, 2015.
12. Voir *supra* notre contribution sur les gants dans les pratiques de soin et à l'hôpital.

civilisation dont le dégoût serait un révélateur. Faut-il alors suivre Cas Wouters dans son interprétation du processus de civilisation contemporain, où l'auteur voit l'émergence, au XXe siècle, d'une « troisième nature », ouverte et tolérante, capable de mieux gérer ses émotions, de les laisser en partie s'exprimer[13] ? Pour répondre de manière satisfaisante à cette question, il faudrait un nouvel ouvrage. Mais dès à présent on comprendra que loin d'être seulement un impensable dont il faudrait se protéger, une émotion « primaire » ou un « mauvais objet », le dégoût ouvre au contraire en grand les coulisses contemporaines de la vie sociale et le spectacle qu'il offre n'en finit pas de donner à penser aux sciences sociales.

13. WOUTERS Cas, « The Quest for New Rituals in Dying and Mourning: Changes in the We-I Balance », *Body & Society*, nº 8, 2002, p. 1-27 ; WOUTERS Cas, *Informalization. Manners and Emotions since 1890*, Londres, Sage, 2007 ; WOUTERS Cas, « Comment les processus de civilisation se sont-ils prolongés ? De la "seconde nature" à la "troisième nature" », *Vingtième Siècle*, nº 106, 2010, p. 161-175.